

1.

Avant même le début du concert Frédéric a su qu'il s'était fourvoyé. Qu'a-t-il de commun avec tous ces hippies descendus de leurs montagnes, ces types barbus jusqu'aux yeux et ces filles aux crinières rousses retombant sur des manteaux afghans élimés, cette ambiance *peace and love* où les senteurs prégnantes de santal et de patchouli masquent difficilement les effluves partout présents de marijuana ? Mais bon... Il est là avant tout pour faire plaisir à Jane. Qui ne lui a dit que du bien de ce concert, et du chanteur. Un certain Maurice Bénin. Un illustre inconnu. Un de plus. Debout près de la buvette qui sans exclusive sert à la fois de fadasses Kanterbrau et des vins râpeux du Vivarais, il observe le hall de l'antique salle des fêtes où commence à se presser une foule aussi jeune que bigarrée. Puis son regard se porte plus au loin, sur la place de la mairie de cette petite ville d'Ardèche où le début de ce mois de mars 1973 accompagne l'éclosion du mimosa.

À cinquante mètres à gauche une sommaire baraque en planches fait office de billetterie.

- C'est bon Frédo, je les ai !

Soudain immobile, soudain déconnecté de ses préoccupations du moment, il la regarde qui court vers lui, deux billets à la main. Comme elle est belle dans sa robe gitane et son caraco rouge épousant sa poitrine menue ! Oui, c'est tellement vrai ce qu'elle lui a dit, dès leur première rencontre dans les locaux du CPLA, et juste avant leur première relation charnelle : « Je sais que je fais bien plus que mon âge ! » Alors, au fil des soirées et des nuits passées à faire l'amour, elle lui a déroulé son parcours d'adolescente vite devenue femme. Un parcours, là-bas en Californie, fait d'expériences précoces – trop précoces ? - qui lui ont donné la maturité d'une femme de vingt ans. Du moins en apparence.

Jane l'entoure de ses bras :

- Vite ! On va se chercher une place près de la scène. Ça va te plaire, j'en suis sûre !

Deux heures plus tard, alors que les spectateurs applaudissent l'artiste d'une enthousiaste *standing ovation*, elle l'interroge :

- Tu as aimé ?
- Oui... Pas mal. Ce type me rappelle Ferré... En moins bien évidemment.

Elle lui met les bras autour du cou et l'embrasse avec fougue :

- Toi alors, toujours critique ! Moi j'ai adoré ! Ce Bénin a une sincérité, une poésie, une puissance d'évocation...

Frédéric se souvient de quand il aimait Léo Ferré au-delà de tout. C'était *avant* : quand il se réclamait de l'anarchie, des courants antiautoritaires, de ces penseurs complètement inconnus qui parlaient de non-directivité ou d'autogestion. Quand en classe de seconde il lisait Bakounine, Proudhon, Blanqui. Quand en 1969, en première au lycée, il avait animé des ateliers sur l'anarchie avec la complicité bienveillante d'un prof de français acquis à la *pédagogie alternative*. Quand en terminale les joutes avec sa prof de philo bon chic bon genre tenaient la classe en haleine. Parce qu'alors, à l'envers de la pensée dominante, il défendait Camus contre Sartre.

C'était avant qu'il ne soit rattrapé par la *Révolution Proletarienne*. Plus exactement : par l'une de ses nombreuses variantes. Car des variantes il y en avait plein le magasin, et vraiment beaucoup de choix sur les rayons : celle des maoïstes orthodoxes du PCMLF, celle de leurs frères ennemis de l'Union Proletarienne, celle des trotskistes tendance Lambert ou Machin ou Truc ou Bidule, celle des allumés de Révolution, celle des modérés du PSU, celle couleur de muraille de la Gauche Ouvrière...

Liste non exhaustive. C'était ainsi : l'essentiel était d'y croire. D'y croire suffisamment. Et pour croire il y avait le choix, c'est ce qui comptait. Croire en la *Révolution* et mourir pour elle, le cas échéant. Quand les masses travailleuses, guidées par leur *Parti d'avant-garde*, passeraient à l'offensive et se heurteraient aux forces du *Grand Capital*. Et n'en feraient qu'une bouchée.

Frédéric avait été enrôlé dans l'une des nombreuses versions trotskistes de la *Révolution Proletarienne* grâce à l'opiniâtreté de Michel, un vieux militant de la Ligue des Travailleurs Communistes qui n'avait pas tenu compte de ses professions de foi anarchistes et avait deviné en lui un élément prometteur. Et au bout d'un long

travail de sape Frédéric avait abandonné une à une ses chimères libertaires. Comme de vieux habits d'hiver qui n'ont plus d'utilité quand le printemps est là.

C'était quand, déjà ? Deux ans à peine.

La nuit est tombée. Grelottant dans le froid, des petits groupes se précipitent vers l'un ou l'autre des nombreux bars répartis aux quatre coins de la place de la Mairie. Frédéric avise un marchand de saucisses ambulants, un simple brasero posé au sol :

- Ça te tente, Jane ?
- Oui, j'adore les merguez ! On attend ta mère ?
- Je veux bien. J'ai la flemme de rentrer à pied. Il y en a pour une petite heure de marche, quand même.

À peine Frédéric a-t-il fini sa phrase qu'ils voient une femme sur la place leur faire des grands signes puis les rejoindre à grandes enjambées :

- Alors vous avez aimé ?
- Oui Alice, beaucoup ! Et Frédo aussi.

C'est une femme d'une quarantaine d'années, avec un poncho bariolé qui laisse entrevoir des formes avantageuses, et dont le visage, marqué de quelques rides, dégage une forte présence. Elle est accompagnée d'un homme, cheveux aux épaules, qui la tient tendrement par la taille tandis qu'elle annonce la grande nouvelle :

- Maurice reste avec nous ! Il va dîner et dormir à la maison avec ses musiciens ! Venez, on va faire la fête ! Et chanter tous ensemble.

Puis désignant Frédéric et Jane et s'adressant à l'homme chevelu :

- Cadet, tu peux les prendre dans la 203 ? Tu as encore de la place ?
- Bien sûr. Mais toi ?
- Je vais rentrer avec l'Estafette de Louis. On tiendra bien à douze, là-dedans.

Jane monte à l'avant de la 203 et pendant tout le trajet écoute Cadet lui parler de la difficulté des cultures en terrasses et des limites de la bouillie bordelaise. Frédéric partage la banquette arrière avec trois inconnus qui, l'ignorant complètement, poursuivent leur discussion sur la chanson française alternative. Il prend une grande inspiration pour essayer de discipliner une colère qu'il sent monter

insidieusement. Comment peut-on passer son temps à parler de telles conneries, alors que la *Révolution Mondiale* est, *historiquement*, au bord d'éclater ?

La place est comptée à l'arrière de la Peugeot. Les virages s'enchaînent après La Voulte, faisant osciller de droite à gauche les corps serrés à l'arrière. Frédéric colle son visage à la vitre et tente de se concentrer sur ce qui mobilise toute son énergie depuis déjà plusieurs semaines : le prochain meeting de VLF.

Car les fascistes de Vive La France ont décidé, voici déjà plusieurs mois, de tenir un meeting public ! Avec la complicité coupable du gouvernement, qui ne l'a pas interdit. Prétention inacceptable, provocation inouïe qui nécessite l'union de tous les antifascistes, avec si nécessaire une réponse violente - car la violence révolutionnaire est légitime, à la différence de celle exercée par le pouvoir capitaliste.

Rien que d'y penser Frédéric sent son cœur s'accélérer, à la mesure de cette colère qui soudain prend toute la place dans sa poitrine, rendant d'autant plus dérisoire les discussions qu'il doit supporter à côté de lui.

- Tu as besoin d'un essaim pour tes ruches ? Je connais quelqu'un qui...

- Le gars près des Ollières, il fait son miel d'acacia avec des...

Frédéric ricane intérieurement. La révolution est aux portes et ces *baba cool* n'ont rien de plus urgent que de délirer sur du miel ! Ah la tâche est rude, pour l'avant-garde dont il fait partie, de conscientiser tous ces gens aliénés par leur quotidien. Surtout ici, où ces nouveaux ruraux ont copié tous les défauts des paysans - réactionnaires par essence, Lénine l'a montré de manière définitive.

Un coup de frein un peu brutal dans la nuit noire, suivi d'un brouhaha lointain, lui fait prendre conscience qu'ils sont arrivés. Dans l'immense bâtisse en pierre on entend de sonores bruits de casseroles et quelques accords de guitare. Une trentaine de personnes sont là, riant, parlant fort.

Et soudain elle est près de lui :

- Oh mon chéri j'aurais voulu être assise contre toi ! J'écoutais Cadet mais je ne pensais qu'à nous... Et à toi derrière...

De l'index elle montre le haut du bâtiment :

- On monte ? J'ai envie d'être dans tes bras, mon Frédo, là tout de suite.

Frédéric sent dans la voix de Jane quelque chose d'impératif, qui exclut de dire non. Pourtant il aurait bien voulu rester dans sa bulle, afin de poursuivre sa réflexion sur le futur meeting des *fafs* et la meilleure manière d'organiser la riposte à laquelle la Ligue des Travailleurs Communistes, son organisation, a commencé à réfléchir. Sans comprendre comment il se retrouve à l'étage. Jane dans l'escalier lui a pris la main, et tandis qu'elle pousse la porte de leur chambre elle se retourne vers lui avec un regard amoureux.

Quand Alice, sa mère, a intégré la communauté des Trois Échamps, elle a dit à son fils :

- Tu auras toujours ta place ici. Et une chambre à toi.

Sur le moment Frédéric s'est demandé si ce n'était pas un moyen détourné pour l'obliger à revenir régulièrement la voir. Ce qu'il fait de moins en moins souvent, maintenant que le militantisme dévore presque toute son énergie.

Le moulinage des Trois Échamps : immense bâtiment de pierre dédié à la fin du dix-neuvième siècle au travail du fil à soie et où des dizaines d'ouvrières travaillaient sur des machines sophistiquées, dormant sur place le soir dans les vastes dortoirs du deuxième étage. Quand juste après mai 1968 la communauté a investi les lieux, elle n'a pas eu de difficultés à trouver de l'espace pour chacun des quinze membres, dans cette vaste construction abandonnée depuis un demi-siècle.

La chambre est grande, très haute de plafond. Deux croisées doubles laissent entrer la lumière à grands flots – mais aussi le froid, comme ce soir. Frédéric relance rapidement le feu du petit Godin, sent que Jane est préoccupée. Il la rejoint sous la couette en duvet de canard où, à peine arrivée, elle s'est pelotonnée.

Elle a gardé la longue chemise en lin avec laquelle elle dort habituellement – et qu'elle remet après avoir fait l'amour. Il perçoit dans l'attitude de Jane une retenue qui dissuade ses caresses. Elle se love dans ses bras et reste là, immobile et silencieuse, entre deux.

- Ça va ?
- Oui et non...
- Tu peux m'en dire plus ?

Elle fond en larmes.

- Je suis enceinte. De toi.

- Je suis enceinte, je te dis !

Dans un coin de la cuisine, dans le canapé-lit que l'on déplie chaque soir, il fait semblant de dormir. Il a huit ans. Il fait froid à Préseilles, la maison n'est pas chauffée, alors il a rabattu la grosse couverture sur sa tête en prenant garde de ménager un petit espace qui lui permet d'écouter ce qui se passe. Ici, et dans le vaste monde. Grâce à la radio. La radio qui depuis plusieurs jours n'arrête pas de parler de la catastrophe de Malpasset, ce barrage rompu en pleine nuit près de Fréjus, avec des centaines de morts. Mais ce ne sont pas les morts qui l'ont le plus impressionné, mais bien ces roches de plusieurs dizaines de tonnes roulant sur plus d'un kilomètre, écrasant tout.

Maintenant sa mère se met à crier :

- C'est quand même toi qui l'as fait, ce marmot !

- Arrête Alice, calme-toi !

Il n'aime pas cet homme aux bonnes manières qui vient parfois voir sa mère le soir et repart dans la nuit. Et qui ne la salue même pas quand il la croise dans le village – Frédéric en a été le témoin, plusieurs fois.

- Me calmer ? Tu ne veux pas me donner un sou pour aller le faire passer et il faudrait que je me taise ?

- Je viens de te dire que je n'ai pas d'argent et...

- Mais ton père est pourri de fric, lui, alors débrouille-toi !

À travers les draps et la couverture le gamin sent la présence de l'homme, tout près, et son visage qui se penche sur la couverture.

Puis sa voix irritée :

- Je t'en prie, arrête de hurler ! Si tu continues tu vas finir par le réveiller...

- Mais ça ne te gênait pas que je hurle quand tu venais me sauter vite fait quand il était à l'école ! Tu me dégoûtes ! Fous le camp et ne reviens jamais !

Des semaines se passent, l'homme n'est plus revenu. Une nuit il entend du bruit dans la chambre. Puis sa mère l'appelle d'une voix faible :

- Mon Frédo, vite, viens !

L'édredon est tombé au pied du lit. Sa mère est allongée dans une mare de sang.

- Vite, va chercher le docteur. Cours ! Sinon je vais mourir.

Il a pris Jane dans ses bras. Elle se laisse bercer. Puis se dégage, attrape un mouchoir, sèche ses larmes :

- Je ne veux pas le garder, Frédo ! Je ne peux pas, je suis trop jeune, j'ai tout juste seize ans...

Il songe à leurs cinq années d'écart d'âge, culpabilise de ce qu'il a provoqué.

- Je comprends. C'est de ma faute. À cause de l'autre fois, là, où je n'ai pas eu le temps de me... T'inquiète, on va trouver une solution...
- Je l'ai déjà, la solution.

Elle semble soudain à la fois soucieuse et gênée :

- Je ne veux pas en parler maintenant. Tu es au courant, ça me suffit. Nous devons rentrer à Paris demain soir, alors d'ici là j'ai envie de profiter de ces instants avec toi.

En bas on entend des bruits de verres, le son d'un accordéon diatonique, des chansons reprises en chœur, des exclamations que l'on devine chaleureuses. Jane fait un signe du menton :

- On descend ? On s'est éclipsés un peu vite... Ils ont l'air drôlement chouette, les amis de ta mère.

C'est la première fois que Jane vient aux Trois Échamps. Première fois qu'elle rencontre Alice.

- Bof... Sympas si on veut. C'est juste des *marjos*, quoi.

Elle ne connaît pas ce terme volontairement méprisant :

- Des quoi ?
- Des *marjos*. Des marginaux, si tu préfères. Des doux illuminés qui veulent vivre autrement, comme ils disent. En méditant et en cultivant la terre nourricière... Si possible avec un joint au bec. *Se changer soi avant de changer les autres* : c'est même ce qu'il chantait tout à l'heure, leur Maurice Bénin qu'ils aiment tant. Tu parles ! Il n'y a que la Révolution qui permettra de changer le monde... Ils ne sont

pas très dangereux pour le système capitaliste. La preuve : le système leur fout la paix...

Depuis leur rencontre trois mois plus tôt elle commence à connaître les rengaines de son amoureux :

- Oh, toi et tes grands discours... Ils t'aiment bien, pourtant.
- Ça n'a rien à voir.
- Pas sûr... Bon, donne-moi quelques minutes.

Jane veut se faire belle pour cette soirée. Elle ne connaît personne ? Qu'importe. Elle n'est pas timide et son enfance outre-Atlantique l'a habituée à être à l'aise en toutes circonstances. Après avoir enfilé sa robe noire échancrée elle se passe un peu de rouge à lèvres, lance un baiser à Frédéric :

- On y va, monsieur-qui-critique-tout ? J'ai envie de danser. De chanter en chœur. Et de connaître un peu mieux ta mère, aussi. Elle me plaît beaucoup, la belle Alice, avec ses cheveux noirs et son regard pétillant. Elle a quel âge ?
- Euh... Quarante-trois ? Peut-être quarante-quatre...
- Tu ne sais même pas son âge ! En tout cas elle semble heureuse ici. Et elle a une sacrée énergie !
- Oui je crois qu'elle a enfin trouvé un équilibre. Ce lieu semble lui convenir. Je suis content pour elle. Elle en a bavé, tu sais. Elle s'est retrouvée seule avec un môme – moi ! Ce n'était pas rien, à l'époque. Sans ressources, elle a été obligée de retourner dans sa famille. Où chacun lui a bien fait comprendre qu'elle n'était qu'une salope de fille-mère. Dieu sait si je l'ai entendue, cette rengaine.
- Tu n'as pas connu ton père ?

Il fait comme s'il n'avait pas entendu, remet une bûche dans le poêle, fourrage dans le foyer avec le tisonnier pour se donner une contenance. Puis Jane entend, presque inaudible :

- Non.

C'est comme s'il en avait déjà trop dit :

- Tu es prête ? On descend ?

Dans l'escalier il l'attire à lui, lui parle dans l'oreille :

- Je veux te dire... Pour le truc qui t'arrive, là... Je ne te laisserai pas tomber. Tu peux compter sur moi. Même financièrement. Je ne sais pas comment, mais je le ferai.